

Dr Salah HADDAB ~ Centre Universitaire d'Aflou ~ Algérie

## Jean-Paul Sartre ou la figure de l'intellectuel

### Introduction

On aura presque tout dit sur le personnage de Jean-Paul Sartre, figure emblématique de son siècle. Cela mérite que nous portions notre intérêt sur le statut de cet intellectuel engagé dans son siècle, et aussi en tant que penseur intransigeant sur les dossiers sensibles de la première heure.

Ce personnage public a su préserver, malgré les aléas du temps, son humilité et son humanisme envers son prochain. On pourra toujours le placer en haut de l'échelle du bien et de la bonté, Sartre ne tient qu'à ses engagements sociaux, politiques, littéraires et philosophiques.

Avec toute cette modestie, il n'a besoin de rien : ni de récompense, ni de consécration. Il existe pour autrui, sa vie n'a de sens qu'en présence du monde. Il s'est même, et à de nombreuses reprises, exprimé sur son unique combat : éradiquer la misère humaine et combattre l'obscurantisme des mentalités plus qu'étriquées.

Et ce, envers et contre ses propres origines bourgeoises catholico-protestantes. Il s'auto-analyse à travers son œuvre, soit de manière directe avec *Les Mots*, soit de façon contournée à travers des personnages célèbres –Charles Baudelaire, Stéphane Mallarmé, Jean Genet, Gustave Flaubert et bien d'autres- ou de simples

anonymes de la fiction littéraire : Antoine Roquentin, Mathieu Delarue ou encore Lucien Fleurier.

Ces derniers représentent des doubles sartriens et l'analyse de leur personnalité et leur comportement reflètent qui ils sont. Car on ne fait des personnages qu'à l'image de ce que nous sommes, les protagonistes de *La Nausée*, de *Les Chemins de la liberté* et de *Le Mur* ne sont que des variantes d'un type élémentaire et autant de figures de l'auteur.

### De la pensée aux actes

Jean-Paul Sartre appartient au genre des écrivains et des penseurs qui se mettent totalement dans leur œuvre. Et c'est ce qui amène Jean-François Louette à affirmer : « ... « *l'intellectuel universel* »... dont Sartre, après Voltaire et Zola, fournirait le meilleur exemple au XXème siècle... » (Louette, 1996 : 152).

En effet, il y eut de par le passé des précurseurs à l'instar de Voltaire qui prit le parti de l'engagement intellectuel, au XVIIIème siècle, dans *l'Affaire Calas* dont la victime fut, durant cette grande affaire judiciaire, Jean Calas : protestant et négociant à Toulouse, accusé d'avoir tué son fils afin de l'empêcher de se convertir au catholicisme ; cette affaire qui se déroula entre 1762 et 1765 finit par voir Jean Calas supplicié, Voltaire contribua à sa réhabilitation en 1765.

Quant à Zola, il prit parti dans le scandale politico-judiciaire que fut *l'Affaire Dreyfus* qui divisa en deux camps la France entre 1894 et 1906. Alfred Dreyfus, officier de son état et de confession israélite, fut accusé d'espionnage au profit des Allemands et fut condamné. Zola contribua à la campagne de révision du procès

entre 1897 et 1899 en publiant un violent réquisitoire contre l'état-major : l'article « *J'accuse* » paru dans *l'Aurore* en 1898.

Sans aucun doute que l'on connaît les affaires dans lesquelles Sartre s'engagea et qui marquèrent aussi son époque : Henri Martin, Francis Jeanson et bien d'autres parce que :

« *La métamorphose décisive, Sartre la réalise en ajustant son pas à celui des avant-gardes littéraires en voie de consécration. Les modèles qui comptent se font reconnaître infailliblement et cela n'a rien de mystérieux. Ils sont désignés et délimités avec une grande précision par la multitude de signaux qu'émettent les différentes sources de légitimité : éditeurs, critiques, prix littéraires, public compétent, revues. Dans les recommandations des amis, dans le choix des éditeurs consacrés –Grasset, Gallimard-, dans les revues littéraires dont il est un lecteur assidu – Europe, les Nouvelles littéraires et, surtout la N.R.F- dans les librairies cénacles où Adrienne Monnier et Sylvia Beach ouvrent aux intellectuels français les trésors de la littérature anglaise et américaines contemporaine, Sartre trouve des guides sûrs. Ainsi son orientation parfaite dans le paysage à première vue confus de la modernité n'a-t-elle rien de surprenant.* » (Boschetti, 1985 : 49).

Pour preuve éminente, la pensée de Sartre ainsi que sa littérature ont toujours été engagées dans le combat pour le soutien des plus faibles.

### **L'intellectuel humaniste**

Cette figure de l'intellectuel en général s'impose à son temps, son milieu et s'engage à défendre les justes causes. C'est une valeur propre et constante au XXème siècle, même si l'histoire en recense bien des précurseurs. Ce statut particulier est inhérent à celui du philosophe d'antan dont le point commun serait la réflexion au sein d'un cadre conceptuel.

Dans l'histoire, le vocable naquit à la fin du XIXème siècle et plus précisément lors du scandale qui ébranla la France : à savoir *l'Affaire Dreyfus*. Ce terme fut utilisé, pour la première fois, par deux écrivains antidreyfusards : Maurice Barrès et Ferdinand Brunetière. Cela sous-entend déjà les conséquences de ces prises de position qui peuvent être parfois négatives, parfois positives.

Toute cette pratique s'inscrit dans la continuité de Voltaire dont les plus fidèles continuateurs sont : Emile Zola, Octave Mirbeau, Pierre Bourdieu, Michel Foucault, Pierre Vidal-Naquet et surtout, bien entendu, Jean-Paul Sartre.

### **Histoire et engagement**

Dès la première heure, Sartre s'engage intellectuellement pour la Résistance et la Libération, puis n'hésite plus à faire de même pour des innocents, des opprimés et des victimes d'injustice. Mais il va encore plus loin, jusqu'à refuser une récompense :

« *Sartre n'a jamais eu le prix Nobel de littérature (le prix Nobel n'a jamais eu Sartre)... à moins que le refus sartrien du prix Nobel, geste éminemment*

*singulier (quel autre écrivain en fit jamais autant ?), n'en dise long sur une conception de la littérature... Sartre refuse alors publiquement, et non sans grand fracas médiatique, le prix : la distinction et les espèces sonnantes qui l'accompagnent.* » (Louette, 1995 : 75-76).

Et ce, pour des raisons objectives et subjectives. Cela marque le siècle de par son caractère inouï et extraordinaire. Nulle récompense ne peut sauver le monde et encore moins un prix accompagné d'une certaine somme d'argent.

C'est aussi parce que la vie n'a pas de prix aux yeux de Sartre et même si l'on vit dans une époque où tout ou presque s'achète :

*« Ses raisons sont triples et s'articulent selon une notion pour lui fondamentale : celle de l'universel singulier. Le refus est au premier chef politique : accepter le prix serait donner les mains à une interprétation bourgeoise mal intentionnée... d'autre part... le noble pris Nobel, tirant Sartre de pair, le séparerait, institutionnellement, de ses frères humains... Enfin ce refus singulier est motivé par des raisons personnelles... La réalité de l'homme, tient Sartre, n'est pas quantifiable. »* (Louette, 1995 : 76-77).

En effet, ces motifs sont, plus ou moins, exprimés quant au refus du prix Nobel de littérature en octobre 1964.

## Pouvoir et écriture

C'est à juste titre que nous nous arrêtons un instant sur cette grande date qu'est l'année 1964 au cours de laquelle fut publié son fameux récit de vie :

*« D'une certaine manière, nous tenons ici une préfiguration de toute l'œuvre de Sartre, qu'on pourrait assez valablement présenter, en effet, sous le signe du passage de la jeunesse à l'âge adulte, de l'état d'innocence et de chaude intimité avec le monde à l'angoissante déréliction de l'homme responsable, engagé dans le monde et cependant séparé de soi par toute l'épaisseur du monde. »* (Jeanson, 1969 : 16).

Cette genèse existentielle d'un enfant du siècle jeté dans un monde où l'intellectuel doit se faire et agir pour son devenir :

*« On aura reconnu l'un des thèmes essentiels selon lesquels s'organise le plus accessible, et sans doute le plus réussi, de tous les ouvrages non-philosophiques de Sartre : Les Mots, publié en 1963 à partir d'un grand nombre de notes qu'il se mit à prendre, dès 1954, sur sa propre enfance... ayant perdu vers l'âge de deux ans un père officier de marine, qui n'avait guère vécu près de lui, le petit Jean-Paul fut recueilli, ainsi que la jeune veuve, par son grand-père maternel, Karl Schweitzer, qui d'emblée, le reçut à bras ouverts et ne cessa plus, dès lors, de s'extasier à son propos. Mais c'est Sartre lui-même qui me le confirma,*

*dès le moment où il entreprit de revenir sur ces années-là pour en retrouver le climat général et les aspects les plus significatifs... Totalement accepté, donc légitime un peu trop légitime, à vrai dire, tant on lui faisait fête, il advint en effet qu'il ne s'éprouva nullement justifié dans la mesure même où les sentiments dont on l'accueillait, par lesquels on lui témoignait qu'il avait sa place dans le monde, lui apparurent très vite un peu forcés, excessifs et pour tout dire joués... et le climat du jeu est installé dans la vie quotidienne : on comprend que Sartre, dès son plus jeune âge, ait été assez bien « placé » pour ne pouvoir prendre au sérieux cette « place » -à lui seul et si manifestement réservée... Ainsi peut-on considérer que l'année 1954 marque un tournant dans l'évolution de la pensée sartrienne : une sorte de crise, si l'on veut, une remise en question, d'où procédera l'orientation nouvelle des vingt années suivantes. » (Jeanson, 1969 : 111-112).*

On voit clairement s'opérer cette grande psychanalyse existentielle issue de l'enfance d'un intellectuel pris dans une histoire personnelle et intime d'auto-analyse, voire d'autocritique avec une bonne dose d'auto-ironie transposée dans le champ autobiographique.

Par ailleurs, chez Sartre, la valeur de l'intellectuel se définit par une notion très simple résumée à travers la formule de « l'universel singulier » :

*« Ce que j'aime en ma folie, c'est qu'elle m'a protégé, du premier jour, contre les séductions de « l'élite » : jamais je ne me suis cru l'heureux propriétaire d'un « talent » : ma seule affaire était de me sauver –rien dans les mains, rien dans les poches- par le travail et la foi. Du coup ma pure option ne m'élevait au-dessus de personne : sans équipement, sans outillage je me suis mis tout entier à l'œuvre pour me sauver tout entier. Si je range l'impossible Salut au magasin des accessoires, que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui. » (L.M : 206).*

Cet excipit de *Les Mots* est la définition d'un récit de vie magistralement orchestré par son auteur.

Nous pouvons nous arrêter un moment sur cette fin en apothéose qui est lourde de sens et de sous-entendus. La dernière phrase, surtout, qui signifie énormément de par la valeur et les principes de l'intellectuel : désormais, il n'est plus un philosophe ni un docte d'antan, mais plutôt un sage humble et humain. Celui-ci est forcément solidaire des autres semblables de son espèce, il leur voue tout son intérêt objectif et subjectif.

### **L'envers du décor**

D'abord, l'intellectuel sartrien –et même celui du siècle- doit être un fou, donc un génie dans le langage littéraire. Et justement, puisque c'est dans la folie que se conçoit le génie : n'était-ce pas une belle Eloge de la folie ? que rendit un certain grand humaniste hollandais du XVIème siècle : Erasme.



Cette première qualité est nécessaire à la constitution de l'environnement de l'intellectuel, sans elle point de génie. Qu'à cela ne tienne, tel est le prix inestimable de la création, voire de la créativité. Même l'homme est allé parfois un peu trop loin dans sa folie imaginative jusqu'à s'inventer sa propre bulle protectrice munie d'un ensemble d'interdits et de récompense sous l'œil virtuel d'un soi-disant créateur suprême et invisible.

Ici, nous parlons de folie démentielle qui est stérile, futile et puérile car l'homme a grandi depuis et devenu le maître de lui-même, de son espèce, de son monde et de son environnement idéal, social, scientifique, technique et artistique. La folie de Sartre –celle du génie de l'intellectuel- est spécifique à la maturité de l'être du XXème siècle.

Un siècle auparavant, Auguste Comte intronisait le Positivisme dans les nouveaux esprits postrévolutionnaires qui étaient frais et candide quant à la mémoire d'un Voltaire étincelant au milieu des Lumières d'un Siècle plus que décisif pour la France, l'Europe et le monde. C'était la fin d'un obscurantisme effroyable, mais le début d'une ère caractérisée par ses progrès multiples et la fabrication d'un nouvel homme moderne, voire contemporain.

Cette généalogie de l'être positif donne naissance au Surhomme de Nietzsche dont la préoccupation est de mener l'espèce à son bonheur extrême dont le Salut de Sartre achève de le sortir du domaine philosophique pour enfin le concrétiser sans commune mesure, et surtout, avec son temps et sa société déjà plus meurtrie par les grands et petits conflits internes et externes des petites personnes de culte et de charlatanisme douteux.

Le propre de la pensée sartrienne est de penser l'homme de l'intérieur en vue de lui faire ressortir en lui ce qu'il a de meilleur, pour qu'il extériorise tous ses démons datant de plus de deux longs millénaires ravagés par une histoire scabreuse et sanguinaire au nom d'un rien rempli de non-sens enfermé à huis clos au sein d'un cercle vicieux.

Sartre se vante de n'avoir rien et de n'appartenir à personne : « J'acceptais ma désignation à condition qu'elle ne s'appuyât sur rien, qu'elle brillât, gratuite, dans le vide absolu. » (L.M : 152). Cette condition est la même pour l'intellectuel qui est appelé à descendre de son piédestal pour se mettre, humblement, au service des autres.

### Philosophie et littérature

Il est important de mettre en exergue l'autobiographie sartrienne parce qu'elle engendre la signification que porte l'existence de Sartre dans un monde absurde :

*« L'être ne saurait engendrer que l'être et, si l'homme est englobé dans ce processus de génération, il ne sortira de lui que de l'être. S'il doit pouvoir interroger sur ce processus, c'est-à-dire le mettre en question, il faut qu'il puisse le tenir sous sa vue comme un ensemble, c'est-à-dire se mettre lui-même en dehors de l'être et du même coup affaiblir la structure d'être de l'être. Toutefois il n'est pas donné à la réalité-humaine d'anéantir, même provisoirement, la masse d'être qui est posée en face d'elle. Ce qu'elle peut modifier, c'est son rapport avec cet être. Pour elle,*

*mettre hors de circuit un existant particulier, c'est se mettre elle-même hors de circuit par rapport à cet existant. En ce cas elle lui échappe, elle est hors d'atteinte, il ne saurait agir sur elle, elle s'est retirée par-delà un néant. Cette peur la réalité-humaine de sécréter un néant qui l'isole, Descartes, après les Stoïciens, lui a donné un nom : c'est la liberté. Mais la liberté n'est ici qu'un mot. Si nous voulons pénétrer plus avant dans la question, nous ne devons pas nous contenter de cette réponse et nous devons nous demander à présent : Que doit être la liberté humaine si le néant doit venir par elle au monde ?» (Sartre, 2010 : 59).*

Justement cette liberté façonne l'être et plus particulièrement l'intellectuel. Et à la lumière de ce qui précède, Sartre illustre son concept par l'un de ses romans :

*« Il va sans dire que nous avons choisi la douleur physique à titre d'exemple et qu'il y a mille autres façons, contingentes elles-mêmes, d'exister notre contingence. En particulier, lorsque aucune douleur, aucun agrément, aucun désagrément précis ne sont « existés » par la conscience, le pour-soi ne cesse pas de se projeter par delà une contingence pure et pour ainsi dire non qualifiée. La conscience ne cesse pas « d'avoir » un corps. L'affectivité coenesthésique est alors pure saisie non-positionnelle d'une contingence sans couleur,*

*pure appréhension de soi comme existence de fait. Cette saisie perpétuelle par mon pour-soi d'un goût fade et sans distance qui m'accompagne jusque dans mes efforts pour m'en délivrer et qui est mon goût, c'est ce que nous avons décrit ailleurs sous le nom de Nausée. Une nausée discrète et insurmontable révèle perpétuellement mon corps à ma conscience : il peut arriver que nous recherchions l'agréable ou la douleur physique pour nous en délivrer, mais dès que la douleur ou l'agréable sont existés par la conscience, ils manifestent à leur être sa facticité et sa contingence et c'est sur fond de nausée qu'ils se dévoilent. Loin que nous devions comprendre ce terme de nausée comme une métaphore tirée de nos écœurements physiologiques, c'est, au contraire, sur son fondement que se produisent toutes les nausées concrètes et empiriques (nausée devant la viande pourrie, le sang frais, les excréments) qui nous conduisent au vomissement.» (Sartre, 2010 : 378).*

En effet, ces états empiriques éprouvent l'intellectuel qui face aux misères de ses semblables ressent une nausée forte, proche d'une douleur lancinante et insupportable.

Par ailleurs, Sartre considère l'intellectuel comme un membre à part entière de la communauté, il doit se fondre dans la foule afin de mieux saisir les données immédiates se référant aux divers maux

qui ronge la société. L'intelligentsia du XXème siècle s'est attachée à prendre en charge et à défendre l'innocence opprimée des faibles.

On se souvient du rôle de Sartre au sein du Tribunal Russell dont la mission était de juger les crimes de guerres des Américains au Viêt-Nam. Sartre va encore plus loin, il place l'intellectuel contemporain au sein d'un parti politique dont le plus représentatif est forcément le communisme ambiant de l'époque.

Cette vision des choses est un tant soit peu particulière, contrairement aux intellectuels du XIXème siècle qui considéraient le livre plutôt que la scène politique comme étant apte aux prises de position et ce, grâce aux pamphlets enflammés de certains grands esprits du siècle.

Mais à l'opposé de Sartre, Albert Camus n'entend pas de la même façon le déroulement des choses. Il considère l'intellectuel comme imbriqué dans une sphère dont il ne peut guère parfois se défaire, et ce handicap l'empêche de mener à bien sa mission : à savoir, protéger et défendre les plus faibles.

Certes, la caste de l'intelligentsia de ces temps modernes est celle de jeunes écrivains qui ont eu parfois une enfance petite-bourgeoise et, plus tard, s'étant aperçus de l'inégalité et des injustices humaines, se sont quelque peu révoltés. Cette disparité sème le trouble dans l'intelligentsia ambiante et en vogue.

Comme tous les effets de mode, l'existentialiste et l'intellectuel s'essoufflent au bout de quelques décennies de fièvre et d'extase intenses. Les engagements furent multipliés par toute sorte d'intellectuels venus de tout bord : Michel Foucault, Pierre Bourdieu, Jean-Pierre Vernant et bien d'autres.

On garde surtout en mémoire, le combat acharné de Sartre contre la torture en Algérie : il contribua indirectement à l'Indépendance algérienne dont il a failli perdre la vie puisque l'O.A.S plastiqua, à deux reprises, son appartement parisien. Quant à Camus, il meurt en 1960, ce qui l'empêchera d'assister à la faillite de l'empire colonial français dont il a toujours abhorré et dénoncé l'existence avec tant d'autres.

### **Jusqu'au bout de la raison**

Dans l'histoire des idées, l'on installe une histoire intellectuelle d'un siècle plus que rongé par les injustices et les discriminations raciales. Le landerneau des intellects notoires s'affranchit, d'abord de la philosophie, puis du monde des idées inhérent à toute sorte de générations à travers les siècles précédents. Le siècle de Sartre va désormais simplifier et aplanir le terrain de l'intelligentsia contemporaine en vue de semer de nouvelles idées salvatrices et plus dynamiques ou plutôt pragmatiques.

L'entendement des philosophes d'antan devient, à présent, une faculté à saisir et forger des concepts puissants. A l'instar d'un certain Paul Valéry :

*« Le beau parleur est celui qui joue à parler, parce qu'il ne peut être parlant : l'élève attentif qui veut être attentif, l'œil rivé sur le maître, les oreilles grandes ouvertes, s'épuise à ce point à jouer l'attentif qu'il finit par ne plus rien écouter. Perpétuellement absent à mon corps, à mes actes, je suis en dépit de moi-même cette « divine absence » dont parle Valéry. Je ne puis dire ni que je suis ici ni que je n'y suis pas, au sens où l'on dit*

*« cette boîte d'allumettes est sur la table » : ce serait confondre mon « être-dans-le-monde » avec un « être-au-milieu-du-monde ». Ni que je suis debout, ni que je suis assis : ce serait confondre mon corps avec la totalité idiosyncrasique dont il n'est qu'une des structures. De toute part j'échappe à l'être et pourtant je suis. » (Sartre, 2010 : 95).*

Paul Valéry fut un membre éminent de l'intellectualisme ambiant du début du XXème siècle. Ce disciple de Stéphane Mallarmé est le symbole de l'intellectualisme :

*« En même temps, la méchanceté est désarmée puisqu'elle n'est rien, si ce n'est sur le plan du déterminisme, et que, en l'avouant, je pose ma liberté vis-à-vis d'elle ; mon avenir est vierge, tout m'est permis. Ainsi, la structure essentielle de la sincérité ne diffère pas de celle de la mauvaise foi, puisque l'homme sincère se constitue comme ce qu'il est pour ne l'être pas. C'est ce qui explique cette vérité reconnue par tous, qu'on peut devenir de mauvaise foi à force d'être sincère. Ce serait, dit Valéry, le cas de Stendhal. La sincérité totale et constante comme effort constant pour adhérer à soi est, par nature, un effort constant pour se désolidariser de soi ; on se libère de soi par l'acte même par lequel on se fait objet pour soi. Dresser l'inventaire perpétuel de ce qu'on est, c'est se renier constamment et se réfugier dans une sphère*

*où l'on n'est plus rien, qu'un pur et libre regard. La mauvaise foi, disons-nous, a pour but de se mettre hors d'atteinte, c'est une fuite. Nous constatons, à présent, qu'il faut user des mêmes termes pour définir la sincérité. Qu'est-ce à dire ?» (Sartre, 2010 : 100).*

Cette doctrine de l'intellectualisme met en amont l'intellect qui prime ainsi sur tous les sentiments et la volonté.

### **Intellect et liberté**

Il est, plus ou moins, clair que c'est dans l'intellection que se conçoivent et s'observent les diverses activités de l'intellect en toute liberté :

*« Nous ne pouvons cependant en demeurer à ces considérations superficielles : si la condition fondamentale de l'acte est la liberté, il nous faut tenter de décrire plus précisément la liberté. Mais nous rencontrons d'abord une grosse difficulté : décrire, à l'ordinaire, est une activité d'explicitation visant les structures d'une essence singulière. Or, la liberté n'a pas d'essence. Elle n'est soumise à aucune nécessité logique ; c'est d'elle qu'il faudrait dire ce que Heidegger dit du Dasein en général : « En elle l'existence précède et commande l'essence. » La liberté se fait acte et nous l'atteignons ordinairement à travers l'acte qu'elle organise avec les motifs, les mobiles et les fins qu'il implique. Mais précisément parce que cet acte a une essence, il nous apparaît comme*



*constitué ; si nous voulons remonter à la puissance constitutive, il faut abandonner tout espoir de lui trouver une essence. Celle-ci, en effet, exigerait une nouvelle puissance constitutive et ainsi de suite à l'infini. Comment donc décrire une existence qui se fait perpétuellement et qui refuse d'être enfermée dans une définition ? La dénomination même de « liberté » est dangereuse si l'on doit sous-entendre que le mot renvoie à un concept, comme les mots font à l'ordinaire. Indéfinissable et innommable, la liberté ne serait-elle pas indescriptible ?» (Sartre, 2010 : 482).*

De plus, Sartre associe la liberté à l'existence de l'être la considérant comme une partie constitutive de l'existence humaine :

*« Considérons de plus près cependant les quelques résultats certains que notre analyse nous a permis d'acquérir. Nous avons montré que la liberté ne faisait qu'un avec l'être pour-soi : la réalité-humaine est libre dans l'exacte mesure où elle a à être son propre néant. Ce néant, nous l'avons vu, elle a à l'être dans de multiples dimensions : d'abord en se temporalisant, c'est-à-dire en étant toujours à distance d'elle-même, ce qui implique qu'elle ne peut jamais se laisser déterminer par son passé à tel ou tel acte –ensuite en surgissant comme conscience de quelque chose et (de) soi-même, c'est-à-dire en étant présence à soi et non simplement soi, ce qui implique que rien n'existe*

*dans la conscience qui ne soit conscience d'exister et que, en conséquence, rien d'extérieur à la conscience ne peut la motiver- enfin en étant transcendance, c'est-à-dire non pas quelque chose qui serait d'abord pour se mettre ensuite en relation avec telle ou telle fin, mais au contraire un être qui est originellement projet, c'est-à-dire qui se définit par sa fin.*

» (Sartre, 2010 : 497).

Ce sont aussi nos actes qui déterminent et caractérisent notre liberté qualifiée, chez Sartre, d'absolu. Une qualité inhérente à l'intellectualité :

*« Ainsi l'acte fondamental de liberté est trouvé ; et c'est lui qui donne son sens à l'action particulière que je puis être amené à considérer : cet acte constamment renouvelé ne se distingue pas de mon être ; il est choix de moi-même dans le monde et du même coup découverte du monde. Ceci nous permet d'éviter l'écueil de l'inconscient que la psychanalyse rencontrait au départ. Si rien n'est dans la conscience qui ne soit conscience d'être, pourrait-on nous objecter en effet, il faut que ce choix fondamental soit choix conscient ; or, précisément, pouvez-vous affirmer que vous êtes conscient, lorsque vous cédez à la fatigue, de toutes les implications que suppose cet acte ? Nous répondrons que nous en sommes parfaitement conscients. Seulement cette conscience elle-même*

*doit avoir pour limite la structure de la conscience en général et du choix que nous faisons.»* (Sartre, 2010 : 506).

La conscience intellectuelle est un choix personnel dont la responsabilité est assumée par l'immédiateté du fait ou de l'acte :

*« En outre, nous ne devons pas nous représenter le choix originel comme « se produisant d'un instant à l'autre » ; ce serait revenir à la conception instantanéiste de la conscience dont un Husserl n'a pu sortir. Puisque, au contraire c'est la conscience qui se temporalise, il faut concevoir que le choix originel déploie le temps et ne fait qu'un avec l'unité des trois ek-stases. Nous choisir, c'est nous néantiser, c'est-à-dire faire qu'un futur vienne nous annoncer ce que nous sommes en conférant un sens à notre passé. Ainsi n'y a-t-il pas une succession d'instantés séparés par des néants comme chez Descartes et tels que mon choix à l'instant  $t$  ne puisse agir sur mon choix de l'instant  $t + 1$ . Choisir, c'est faire que surgisse avec mon engagement une certaine extension finie de durée concrète et continue, qui est précisément celle qui me sépare de la réalisation de mes possibles originels. Ainsi liberté, choix, néantisation, temporalisation, ne font qu'une seule et même chose. »* (Sartre, 2010 : 510).

C'est ce qui constitue l'existentialisme sartrien de par sa temporalité, son choix et la liberté absolue. Qu'à cela ne

tienne, l'on peut remonter le cours de l'histoire jusqu'à la naissance d'une certaine caste en Russie, dite *l'intelligentsia*. Celle-ci recouvre un ensemble d'intellects réunis à des fins révolutionnaires : n'était-ce pas le même cas pour la nouvelle jeunesse de 1945 sortie tout droit des caves existentialistes ?

### Universalité et singularité

A présent, il nous faut porter un certain regard sur l'universel singulier de Sartre dans une époque où tout s'accélère :

*« Ainsi l'autre ne peut être, dans la perspective idéaliste, considéré ni comme concept constitutif ni comme concept régulateur de ma connaissance. Il est conçu comme réel et pourtant je ne puis concevoir son rapport réel avec moi, je le construis comme objet et pourtant il n'est pas livré par l'intuition, je le pose comme sujet et pourtant c'est à titre d'objet de mes pensées que je le considère. Il ne reste donc deux solutions pour l'idéaliste : ou bien se débarrasser entièrement du concept de l'autre et prouver qu'il est inutile à la constitution de mon expérience ; ou bien affirmer l'existence réelle d'autrui, c'est-à-dire poser une communication réelle et extra-empirique entre les consciences. » (Sartre, 2010 : 267).*

Mais il est très difficile de reconnaître la conscience d'autrui pour des raisons diverses en rapport avec une certaine réalité un peu trop idéaliste :

*« Ainsi nous n'avons abandonné la position réaliste du problème que parce qu'elle aboutissait nécessairement à l'idéalisme ; nous nous sommes délibérément placé dans la perspective idéaliste et nous n'y avons rien gagné car celle-ci, inversement, dans la mesure où elle refuse l'hypothèse solipsiste, aboutit à un réalisme dogmatique et totalement injustifié. Voyons si nous pouvons comprendre cette inversion brusque des doctrines et si nous pouvons tirer de ce paradoxe quelque enseignement qui facilitera une position correcte de la question. » (Sartre, 2010 : 269).*

Il faut savoir que le réalisme sartrien est un peu plus radical que celui de Stendhal, Balzac ou encore Flaubert, voire aussi un certain Poulou :

*« Il est facile de voir pourquoi Sartre se trouve profondément impliqué dans les problèmes de Flaubert. Car le critique, tout autant que cet amer réaliste du siècle dernier, est terriblement préoccupé par ses déterminations de classe. Tous deux ont été destinés avant leur naissance, comme dirait Sartre maintenant, à suivre une carrière de notables petit-bourgeois, et tous deux ont choisi la création littéraire comme moyen d'échapper à*

*cette « détermination ». Bien entendu, l'auteur de Les Mots a été capable de faire face au désillusionnement en bonne foi et a abandonné sa poursuite de l'être-pour-l'art, tandis que Flaubert, dès ses Mémoires d'un fou, refusait le chemin de la connaissance de soi. » (Suhl, 1971 : 224).*

Et si Flaubert attira Sartre, ce n'est pas sans raison, mais plutôt pour appliquer une certaine méthode sartrienne proche de l'autobiographie :

*« Pourtant l'illumination du sujet est un fait. Il y a bien là une intuition qui s'accompagne d'évidence. Le sujet, guidé par le psychanalyste, fait plus et mieux que de donner son assentiment à une hypothèse : il touche, il voit ce qu'il est. Cela n'est vraiment compréhensible que si le sujet n'a jamais cessé d'être conscient de ses tendances profondes, mieux, que si ces tendances ne se distinguent pas de sa conscience elle-même. En ce cas, comme nous l'avons vu plus haut, l'interprétation psychanalytique ne lui fait pas prendre conscience de ce qu'il est : elle lui en fait prendre connaissance. C'est donc à la psychanalyse existentielle qu'il revient de revendiquer comme décisive l'intuition finale du sujet. » (Sartre, 2010 : 620).*

Par conséquent, il revient à la psychanalyse de l'existence de faire le point sur la réalité du sujet, que ce soit pour Flaubert dans *l'Idiot de la famille*, Jean Genet dans le fameux

*Saint Genet, comédien et martyr* ou encore dans la magistrale autobiographie sartrienne, *Les Mots*.

### Conclusion

Finalement, on aura bien cerné le statut et la figure emblématique de l'intellectuel au XXème siècle, et plus particulièrement celui de Sartre. Il aura marqué, dans le marbre, tout un siècle plein de grandes responsabilités envers ses semblables qui furent engagés dans de drôles d'aventures aux finalités incertaines et peu reluisantes.

Sartre fut enfin une figure de proue de l'intelligentsia française, européenne et mondiale. Ses actions furent couronnées de succès et de gloire dont la seule récompense reçue était la liberté d'autrui. Il en aura fallu pour que l'intellectuel engagé fasse son bout de chemin ; ce que nous ne pouvons plus dire aujourd'hui, surtout à une époque où les valeurs se perdent continuellement.

Enfin, nous retiendrons surtout la force de caractère et l'énergie indomptable d'un maître-à-penser qui a traversé son siècle malgré les obstacles et les entraves. Les aléas de l'existence ont contribué à la puissance de l'entreprise sartrienne dont on retient toutes les leçons de courage et de bravoure à transmettre, surtout, aux générations à venir et ce, grâce à son œuvre.

## Bibliographie

1. Audry Colette, *Sartre et la Réalité humaine*, Seghers, 1966.
2. Barbaras Renaud (dir.), *Sartre : Désir et liberté*, P.U.F, coll. « Débats philosophiques », 2005.
3. Bertholet Denis, *Sartre*, Perrin, coll. « Temps », 2005.
4. Boschetti Anna, *Sartre et « les Temps modernes » : une entreprise intellectuelle*, Paris, Ed. de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1985.
5. Brochier Jean-Jacques, *Pour Sartre : le jour où Sartre refusa le Nobel*, Ed. J.-C. Lattès, coll. « Une journée particulière », 1995.
6. Coffy Robert, *Dieu des athées : Marx, Sartre, Camus*, Lyon, Chronique sociale de France, 1965.
7. Cohn-Bendit Daniel, *La Révolte étudiante : les animateurs parlent*, Seuil, 1968.
8. Cohen-Solal Annie, *Sartre : un penseur pour le XXIème siècle*, Gallimard, coll. « Découvertes Littérature », 2005.
9. Jaeglé Marianne, *Jean-Paul Sartre*, Ed. Nouveau monde, Paris, 2005.
10. Jeanson Francis, *Sartre par lui-même*, Le Seuil, coll. « Ecrivains de toujours », 1969.
11. Joly Isabelle, *Le Corps sans représentation : de Jean-Paul Sartre à Shaun Gallagher*, l'Harmattan, coll. « Mouvement des savoirs », 2011.
12. Kail Michel, *Jean-Paul Sartre : conscience et subjectivité*, Scérén-C.N.D.P, coll. « Philosophie en cours », 2011.
13. Louette Jean-François, *Silences de Sartre*, Presses Universitaires du Mirail, 1995.
14. Louette Jean-François, *Sartre contra Nietzsche « Les Mouches, Huis Clos, Les Mots »*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1996.
15. Ory Pascal (dir.), *Dernières questions aux intellectuels*, Olivier Orban (éd.), 1990.



16. Petit Philippe, *La Cause de Sartre*, éd. P.U.F, Paris, 2000.
17. Renaut Alain, *Sartre, le dernier philosophe*, Grasset, 1993.
18. Sartre Jean-Paul, *Les Mots*, Gallimard, coll. « Folio », 2005.
19. Sartre Jean-Paul, *La Nausée*, Gallimard, coll. « Folio », 2009.
20. Sartre Jean-Paul, *Le Mur*, Gallimard, coll. « Folio », 2009.
21. Sartre Jean-Paul, *L'Être et le Néant*, Gallimard, coll. « Folio », 2010.
22. Sirinelli Jean-François, *Sartre et Aron. Deux intellectuels dans le siècle*, Fayard, Paris, 1995.
23. Suhl Benjamin, *Sartre, un philosophe, critique littéraire*, Paris, Ed. Universitaires, 1971.
24. Wallet Jean-William, *Sartre : le philosophe, l'intellectuel et la politique*, l'Harmattan, 2006.